



FloriLettres

Revue littéraire
de la Fondation La Poste

> numéro 117, édition septembre 2010

SOMMAIRE

- 01 Éditorial
- 02 Entretien avec Anne de Staël
- 07 Entretien avec Marie-Claude Char
- 09 Nicolas de Staël - Portrait
- 11 Lettres choisies - Char / Staël
- 13 Dernières parutions
- 15 Ludmila Savitzky et André Spire
- 17 Agenda
- 21 Les actions de la Fondation La Poste

René Char - Nicolas de Staël *Correspondance*

Éditorial

Nathalie Jungerman

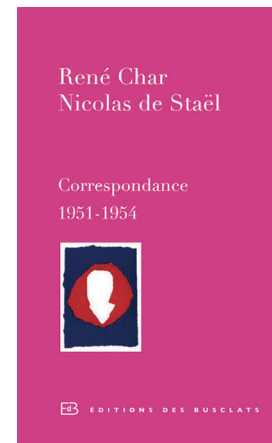
« Le "printemps" de Nicolas de Staël n'est pas de ceux qu'on aborde et qu'on quitte, après quelques éloges, parce qu'on en connaît le rapide passage, l'averse têt chassée. (...)

Staël a peint. Et s'il a gagné de son plein gré le dur repos, il nous a dotés, nous, de *l'inespéré*, qui ne doit rien à l'espoir. »

René Char, le 9 mars 1965. Texte écrit pour le *Nouvel Observateur*, célébrant le dixième anniversaire de la mort du peintre.

En février 1951, par l'intermédiaire de Georges Duthuit, René Char et Nicolas de Staël se rencontrent. Une relation profonde et fraternelle s'instaure, le poète passe des après-midi entières à l'atelier, attentif aux tableaux en cours. De leur amitié naît le projet d'un livre commun, *Poèmes*, conçu comme un dialogue entre « deux voix indépendantes ». Le peintre s'est mis au travail avec ardeur, dès l'été, et pour la première fois, expérimente la gravure sur bois, recherchant le contraste du noir et du blanc. René Char a choisi treize poèmes en prose issus de son recueil *Le Poème pulvérisé* (1948). Staël va s'occuper entièrement de la composition du livre dont il raconte les différentes étapes en écrivant à son ami qui vit dans le Vaucluse à l'Isle-sur-la-Sorgue et attend la sortie du livre. L'ouvrage voit le jour en décembre de la même année avec quatorze bois gravés et une lithographie. Guy Dumur écrit dans *Combat* : « Rien de commun avec un livre illustré. Mais plutôt une sorte d'expédition géographique, la reconnaissance par deux hommes de même grandeur d'une *terra incognita*, maintenant visible à tous. (...) » L'échange épistolaire entamé en 1951 avec cette oeuvre commune puis un projet de ballet pour lequel Stravinsky et Messiaen ont été pressentis, se poursuivra jusqu'en 1954. Ces lettres aujourd'hui publiées aux éditions des Busclats, annotées par Marie-Claude Char et préfacées par Anne de Staël, disent toute la passion, les mouvements d'enthousiasme, les incertitudes, la pudeur aussi, la poésie et les recherches picturales. Elles sont l'expression de deux tempéraments, différents et lumineux.

01



René Char - Nicolas de Staël
Correspondance 1951-1954
Avant-propos de Anne de Staël
Notes établies par Marie-Claude Char
Éditions des Busclats, 2010

Ouvrage édité avec le soutien de



RENCONTRE AVEC MARIE-CLAUDE CHAR
ET ANNE DE STAËL, ANIMÉE PAR YANN NICOL

Festival Les Correspondances Manosque La Poste
Jeudi 23 septembre 2010 à 16h30
MANOSQUE - Place de l'Hôtel-de-Ville

Entretien avec Anne de Staël

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

En 2004, Laurent Greilsamer me disait qu'une publication des lettres échangées entre Nicolas de Staël, votre père, et René Char ne pourrait avoir lieu que dans 20 ou 30 ans...

Anne de Staël Nous avons mis en place un comité Nicolas de Staël composé de Jean-Louis Prat (notamment commissaire de l'exposition consacrée à Nicolas de Staël, jusqu'au 21 novembre 2010 à la Fondation Giannada - Martigny), Jean-François Jaeger et les ayants droit de Nicolas de Staël. Madame Françoise de Staël a une présidence honorifique. Ce comité nous permet de discuter des projets à venir concernant l'œuvre du peintre et de prendre les décisions ensemble. Je crois que le projet de publication de la *Correspondance* Char-Staël est né au moment où Marie-Claude Char envisageait de célébrer le centenaire du poète (1907-2007). Il nous a semblé pertinent qu'à cette occasion, ce petit livre qui rassemble leurs lettres échangées entre 1951 et 1954 soit édité. Cependant, nous n'avons pas pu réaliser ce volume avant aujourd'hui. Ce que Laurent Greilsamer a voulu dire c'est qu'une édition de correspondance prend beaucoup de temps, et il a eu raison.

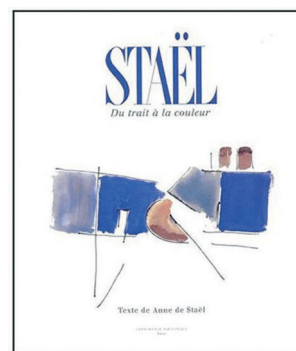
Parlez-nous de cet attachement fraternel que René Char et Nicolas de Staël, liés par une œuvre commune, éprouvaient l'un pour l'autre... En témoigne la correspondance.

A. de S. Tout d'abord, il faut savoir que la correspondance générale de Nicolas de Staël est d'une richesse

considérable. On s'aperçoit qu'avec chaque interlocuteur, il crée une relation particulière. La correspondance avec le poète Pierre Lecuire, par exemple, avec qui il a entretenu une amitié jusqu'à la fin de sa vie est extraordinaire ; celle avec son galeriste Jacques Dubourg est marquée par la relation à la peinture, la relation à l'argent dont il dit « je n'en ai rien à faire sinon acheter quelques tubes, mais pour vous l'argent c'est une histoire plus réelle »... Les lettres écrites du Maroc entre octobre 1936 et septembre 1937 adressées à ses parents adoptifs, Emmanuel et Charlotte Fricero, témoignent de sa dimension humaine et poétique. Staël est alors âgé de vingt-deux ans, et cherche avec passion un sens à l'existence, il choisira la peinture. Sa correspondance est en quelque sorte en avance sur son travail pictural. À René Char, il adresse son émotion immédiate. Char est le frère qui peut entendre cette émotion et qui sera le premier à la recevoir. Un frère qui de surcroît est un poète. C'est à lui que Staël écrit cette magnifique lettre sur le paquebot en partance pour l'Amérique, en date du 25 février 1953. Il y décrit ses impressions avec cette même « frappe », cette même vigueur que l'on trouve chez les poètes russes et notamment dans les lettres de Marina Tsvetaeva. Staël a été insufflé par une vigueur révolutionnaire : on dit tout de suite, on ne tergiverse pas, le monde doit être tranchant. Ces lettres de mon père, littéraires et poétiques, sont aussi formidablement actives. Chez René Char, la graphie de l'écriture s'organise sur la page et serpente comme si elle allait au rythme de la dictée de la nature qui vous dit, « Ne

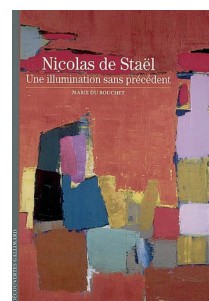


Anne de Staël
Droits réservés



Anne de Staël
Staël, Du trait à la couleur
Éditions de l'Imprimerie Nationale,
2001

Une étude du développement de l'œuvre du peintre en liaison avec le cours de son existence. Le texte d'Anne de Staël, sa fille, poétique et concret, se compose de plusieurs voix : nombreuses citations d'écrits ou de lettres du peintre, inédits, citations de poètes, peintres, philosophes et ses propres écrits amplifiés par les souvenirs personnels.



Marie du Bouchet
Nicolas de Staël, Une illumination sans précédent
Éditions Gallimard, «Découvertes»
2003

Ouvrage réalisé à l'occasion de l'exposition «Nicolas de Staël» présentée au Centre Pompidou de mars à juin 2003. Marie du Bouchet est la fille d'Anne de Staël et du poète André du Bouchet.

cours pas si vite, tu vas passer par-dessus bord ! » Quelles jolies pages, les lettres de René Char ! Chez Nicolas de Staël, l'écriture est debout, rapide, on sent que la feuille de papier est toujours trop étroite, la page est criblée d'éclairs. Cette différence est merveilleuse. Ce frère à qui le peintre peut s'adresser est peut-être aussi frère par sa différence.

René Char a reproché à Nicolas de Staël sa pudeur, il s'inquiétait pour lui : « Je croyais t'avoir prouvé, en faisant notre livre, mes sentiments fraternels à ton égard. Tu n'as pas l'air de t'en souvenir lorsque tu cuves tes ennuis tout seul... »

A. de S. L'amitié est quelque chose de sacré. Je pense à cette phrase de Delacroix que je cite de mémoire : « Quand vous avez un ami, faites très attention, ne lui tapez pas dans le dos, ne lui livrez pas tout ce que vous avez sur le cœur, respectez-le et au contraire, traitez-le toujours comme si vous le vouvoyiez, parce que c'est si précieux, qu'il ne faut pas avoir de faux rapports avec ses amis. »

Cette question de la pudeur est importante. Notre monde aujourd'hui est absolument sans réserve, sans intériorité, alors qu'à cette époque, dans les années 1950, ces hommes étaient d'une grande élégance et se rencontraient pour se dire le dernier poème qu'ils avaient écrit ou pour se raconter des fables et des contes qui touchaient à la réalité de chacun, et l'illustraient. On créait en amitié un rapport unique et une vraie proximité. La lettre de René Char que vous évoquez est très belle et montre la générosité du poète. « Ne sois pas tout seul à porter tes ennuis ! » dit-il. Mais de toute façon, Staël était seul. Il a dû se relever tout seul de son histoire familiale liée à l'histoire du monde. Quand il arrive en France, après avoir été chassé de Russie par la révolution en décembre 1919, après avoir trouvé refuge en Pologne et perdu ses parents, puis grandi en Belgique, il ne recrée pas comme le peintre André Lansky un petit monde russe. Il vit dans un atelier rectangulaire, blanc, qui est un monde à créer. Notre maison rue Gauguet, à

Paris, était magnifique de sobriété : une table, une chaise, un lit (chaque fois qu'un enfant arrivait, on installait un lit de plus). C'était monacal. Staël était avec son silence, sa solitude. Toutes les ouvertures étaient possibles. Nous, les enfants, nous avons vu grandir une œuvre dans ce rectangle blanc qu'était l'atelier. Nous avons vu les tableaux se poser, la palette s'élargir. Nous ne nous construisions pas sur un monde du passé mais sur un monde à venir, sur un tableau qui allait aboutir. C'était un peu comme si nous étions en mer, en train de naviguer.

Vous arrivait-il de rester dans l'atelier pendant que votre père travaillait ?

A. de S. Oui. J'étais plus âgée que mes frères et ma soeur. Je restais dans l'atelier à regarder la façon dont il peignait. Je ne comprenais pas forcément, mais j'observais et je trouvais que c'était quelque chose d'extraordinaire. Face à un tableau qui ne représentait donc rien que je puisse reconnaître, je devais me satisfaire de cet équilibre pictural. Un triangle, un fond qui devient un autre triangle... Ça m'aidait à me poser des questions sur l'inachevé et l'infini. Puis, le tableau une fois terminé, j'avais l'impression que mon père avait construit des cathédrales. J'avais également un sentiment de maçonnerie. Avec les truelles, il prenait beaucoup de peinture qu'il appliquait par larges plans. Staël admirait profondément Alberto Magnelli, de vingt-cinq ans son aîné, qui lui enseigna un peu de technique. Il lui conseilla de broyer ses couleurs pour qu'elles résistent au temps. Mais mon père n'avait pas la patience de le faire. « Broyer ses pigments » soulevait pour lui la question du temps. Pendant ce temps passé à préparer une couleur, il aurait eu envie d'en mettre une autre qui n'était pas prête. Alors qu'en tube, la couleur était immédiatement utilisable. Il faisait son mélange qui devenait une pâte extrêmement sensuelle. Ses émotions picturales devaient s'ajuster tout de suite, sinon son geste aurait été en retard sur son regard. Être prêt à se tenir-là pour bondir instantanément. Lorsqu'en 1952, il voit pour la première fois un



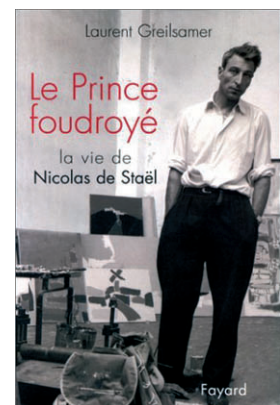
Nicolas de Staël dans son atelier, au 7 rue Gauguet, automne 1951 © Musée de la photographie, Charleroi Ph. Serge Vandercam (la photo a été recadrée pour la mise en page)



Nicolas de Staël
Lettres
Présentées par Pierre Daix
Éditions Ides et Calendes, 1998



Nicolas de Staël
Lettres du Maroc
Avant-propos de Gustave de Staël
Éditions Khbar Bladna, 2010



Laurent Greilsamer
Le Prince foudroyé.
La vie de Nicolas de Staël
Éditions Fayard, 1998
Livre de Poche, 2009

match de football au Parc des Princes, il se met au travail dès son retour à l'atelier, de crainte de perdre l'émotion qu'il a ressentie. Il ne veut pas que le Temps absorbe son émotion. Il rattrape le ballon en peinture, si l'on peut dire. Cette immédiateté est perceptible également dans les lettres où il fallait vite trouver le ton. Et c'est vers Char que son écriture s'élançait pour dire l'événement du Parc des Princes : « Entre ciel et terre sur l'herbe rouge ou bleue une tonne de muscles voltige en plein oubli de soi avec toute la présence que cela requiert en toute invraisemblance. Quelle joie, René, quelle joie ! » De l'Isle-sur-Sorgue, Char lui répond avec humour : « Le jour est ici presque comme la nuit du Parc des Princes, mais le sol et le ciel sont peu animés ! »

À la lecture des lettres, on voit avec quel acharnement, quelle énergie, Staël règle les détails de la fabrication du livre *Poèmes* qui est conçu comme un dialogue entre gravures et écriture poétique...

A. de S. L'acharnement avec lequel il a fait ce livre, c'est l'acharnement avec lequel il faisait tout, et jusqu'au bout. C'était un homme de contemplation doublé d'un homme d'action. Il fallait que cette contemplation se concrétise, vienne à réalité. Un artiste ne supporte pas la vie s'il ne la transpose pas. Staël était tellement content de faire ce livre ! Il était très heureux de voir qu'il pouvait s'exprimer à côté d'un poète. De juillet à décembre 1951, il a soutenu un rythme de travail sans relâche. Une urgence le pressait. Il était tout à la concentration de la réalisation du livre. Il a choisi la technique de la gravure sur bois qu'on appelle aussi « taille d'épargne ». Le matériel de gravure est donc entré dans l'atelier. Il taillait le bois avec la « gouge » dont la longue lame acérée mordait la dureté du buis et creusait des blancs. Le buis est le meilleur de tous les bois pour la gravure. Les planches ont la forme de tablettes épaisses, faites d'une marqueterie serrée de petits cubes de bois. La surface non gravée « épargnée » reçoit l'encre du rouleau que la planche par pression dépose sur le papier. La planche est creusée partout où l'impression ne doit pas avoir d'effet.

Staël a établi un dialogue entre la gravure et le poème. La gravure n'illustre pas le poème, mais lui répond en ne figurant pas sur la même face de la page. Ce sont des constellations et des blocs, une densité et un étoilement qui entrent en résonance avec la poésie de René Char.

« Toute ma vie, j'ai eu besoin de penser peinture, de voir des tableaux, de faire de la peinture pour m'aider à vivre, me libérer de toutes mes impressions, de toutes les sensations, de toutes les inquiétudes auxquelles

les je n'ai trouvé d'autre issue que la peinture » dit Nicolas de Staël à l'occasion de son exposition à New York de février 1953. Son existence fut tout entière dirigée vers la création...

A. de S. « Tout ce que je veux, c'est recréer une harmonie », dit-il aussi. N'oublions pas qu'après 1945, un être comme lui doit recréer un monde qui a été détruit, exprimer une harmonie qui maintes fois a été rompue. Il y a eu la Seconde Guerre mondiale mais aussi sa famille chassée par la Révolution russe, des langues balayées. Il a fallu se reconstruire, d'abord en Pologne, ensuite en Belgique où il a étudié le français. Puis, il a dû quitter la Belgique pour prendre sa vie en main. C'est une des différences entre René Char et Nicolas de Staël. Nicolas de Staël a parcouru le monde alors que René Char est l'homme d'un lieu. C'est pour cette raison que leur relation est aussi intéressante. Je pense qu'elle est née de cette très belle tension entre les deux.

Son existence était en effet entièrement dirigée vers la peinture. J'avais noté cette phrase qui est à la fourche de la vie et de l'œuvre. Dans les *Lettres du Maroc*, il écrit à son père le 31 août 1937 : « Mais ce quelqu'un en moi qui dessine et qui peint est très indifférent pour mille choses auxquelles je suis sensible. » Il prend conscience d'être indifférent à ces mille choses auxquelles il est sensible et qui sont en fait la vie. Il est en train de reconnaître en lui cette autre personne « qui dessine et qui peint » et qui va donner toute sa vie pour une œuvre. « Rien n'existe chez moi d'une façon positive à part mes rêves et tendances. Dieu sait si ces rêves peuvent devenir réalité. Mes lettres, j'y trouve un encouragement dont j'ai besoin. Tout ce que j'y mets, je le crois sincère. Les personnages qu'il y a en moi y sont d'accord et je suis bien content souvent de vous écrire, d'écrire à Maman » dit encore Staël, à son père, Emmanuel Fricero. Il a vingt-deux ans. Tout est là pour définir Nicolas de Staël.

Staël utilisait la peinture telle quelle, sans rajout de sable ni autre matière, comme pouvait le faire Dubuffet ou Fautrier, par exemple...

A. de S. Oui en effet, et même Braque parfois ! Ce qui donne, comme disait Jean Bauret, une « peau unique » à la peinture de Staël. Elle est formidablement lumineuse et riche. Au moment où les peintres essayaient d'éteindre la couleur par des matières ou des diluants, Staël utilisait une peinture riche et pure. Regardez ces tableaux exposés à la Fondation Gianadda à Martigny, on a l'impression que ce n'est pas sec ! C'est d'une fraîcheur invraisemblable et c'est très émouvant. On voit bien dans cette exposition que Staël a tout

risqué, de la finesse à la grande violence. Il y a des arpèges, on y passe toute la musique, tous les tons...

Il est intéressant, émouvant aussi, de savoir que Staël parlait plutôt de « frappe », de « coup » là où d'ordinaire les peintres parlent de « touche ».

À Jacques Dubourg, il écrit « frapper plus », « aller jusqu'au bout de mes déchirements, jusqu'à leur tendresse », « On ne peint jamais ce qu'on voit ou croit voir, on peint à mille vibrations le coup reçu, à recevoir ». Un vocabulaire de combat...

A. de S. C'est aussi un vocabulaire de construction. Il ne fallait pas que ce « coup reçu » s'amointrisse, s'éteigne. Le coup reçu engendrait de multiples vibrations que Staël ressentait et qu'il se devait de saisir à la seconde, ne pouvant composer sa peinture en oubli de la frappe, en oubli de ce par quoi il avait été frappé. Il ne fallait pas sortir du temps de l'impression, mais être au cœur de l'imaginaire. Contrairement à Braque qui laissait reposer, broyait ses couleurs et reprenait même ses tableaux. La virtuosité de Staël, c'était la vitesse de son regard.

Dans une lettre à René Char, Staël dit pourtant, « je suis lent, je ne suis pas Picasso »

A. de S. Oui, il dit « je suis lent en tout », alors que nous, nous observons au contraire une rapidité. C'est effectivement un paradoxe. Mais vous l'auriez vu devant un tableau, il soulevait une montagne avec son pinceau, son couteau à peindre et ses tubes entortillés comme des serpents ! La matière était lourde. En fait, il peignait très lentement et là, il n'était pas virtuose comme un Picasso. C'est ce paradoxe qui fait le peintre. Chez Staël, il y avait la pensée de l'acte et la rapidité de l'esprit, une sorte de combat entre la matière et l'esprit. Le *Parc des Princes* a été une longue histoire de plusieurs mois. Il a allié architecture, poésie, matière, maçonnerie. C'est d'une grande envergure.

La « nécessité d'un renouvellement continu »... À partir de 1952, sa peinture tend vers un espace plus ouvert. À René Char, il écrit en novembre 1953 : « je mettrai des années à faire claquer au vent ta Provence, ce n'est pas simple et physiquement je me sens dans un carcan d'acier ».

A. de S. Ce qui est important dans l'art, c'est de proposer du futur.

Il y a trois périodes dans la peinture de Staël, trois séquences picturales en dix ans. Il y a de quoi être épuisé. Au fond, les peintres distillent leur peinture entre quarante et soixante ans, toute aussi belle qu'elle soit. Ils peuvent se reposer, perdre un peu de temps. Nicolas de Staël n'a plus arrêté de peindre à partir du moment où il a commencé. Il ne s'est jamais reposé. Il écrit d'ailleurs dans une lettre qu'il n'en peut plus. Il me semble que ça suffit comme argument pour comprendre son suicide. Quand, au mois de juin 1952, il arrive au Lavandou, il redécouvre l'intensité de la lumière, regarde la mer, la voit rouge et immédiatement écrit son impression à René Char en réutilisant l'expression du poète, le « cassé-bleu ». Il met en peinture cette expression et ne cesse de peindre des « Lavandou ». Nul repos pour le peintre. Lorsqu'il dit « si on voit la mer rouge et le sable violet, il n'y a qu'à couvrir vite », cela veut dire : que je me tienne prêt pour cet instant où la nature exalte jusqu'à l'hystérie des tons insoupçonnés, et cela peut aussi vouloir dire : « recouvrir ma perception si je veux en moduler le paroxysme ».

Il ne s'habitait pas à une forme recopiée éternellement, mais réinventait, créait à chaque fois la richesse de l'éblouissement qu'il avait du monde.

En 1951, il a vu les mosaïques de Ravenne et c'est la période picturale des braises qui sourdent sous lesquelles il fait surgir des couleurs comme s'il posait des pierres sur un brasier. Quand il rencontre René Char et travaille à la réalisation du livre *Poèmes*, il descelle ce brasier, écarte les tesselles de la « mosaïque ». La peinture trouve une respiration par



Nicolas de Staël
Gravure sur bois (in *Poèmes* de René Char, 1951). Coll. part.



Nicolas de Staël
Gravure sur bois (in *Poèmes* de René Char, 1951). Coll. part.



René Char
Poèmes. Bois de Nicolas de Staël, Paris, 1952. Quatorze bois gravés et une lithographie en cinq couleurs en couverture. Coffret. Coll. part.

la gravure. Il desserre les moellons [pierres de petites dimensions utilisées pour les constructions] et l'on commence à trouver quatre pommes, quatre tesselles écartées sur un fond gris. Sa relation avec René Char a également été importante d'un point de vue pictural.

Puis, la peinture se fluidifie. En 1954, il passe à l'autre extrême, de l'huile épaisse à la transparence.

A. de S. Oui, cette question est essentielle. Il commence par le noir et trace un éclair dans ce noir, puis en 1947, rue Gauguet, la couleur surgit, une architecture naît, un équilibre. Ensuite, il y a cette pâte qui finalement est l'arche de sa vie. À la fin, il travaille au coton, il applique la couleur avec de la gaze qui donne à la peinture une texture transparente, une teinte délicate. Et là, il va revenir à ce qu'on peut appeler l'identifiable, à l'image identifiable qui ne ressurgit que de ce labour d'épaisseur de peinture, de couleur et de matière. Dans ce parcours qui n'a duré que dix ans, il a traversé l'épaisseur de la matière.

La transposition des objets est une rencontre entre réalité objective et sensibilité particulière...

A. de S. Cet identifiable, ce figuratif n'a plus de lien. Le lien est transformé. Quand on regarde par exemple les natures mortes de Chardin, on sent que la vie autour se reflète dans les objets. Staël les pose sur la toile comme s'il n'y avait plus de vie autour. Une étagère abstraite, une sorte de rayon de lumière et les objets semblent tenir en lévitation. Lors de ses visites à son ami Jean Bauret, il prenait quelques croquis et dessinait les ustensiles tels qu'ils étaient posés sur l'étagère. Il ne composait pas leur mise en place, il les saisissait sur le vif. Jean Bauret mettait les objets en rapport avec leur nudité, leur simplicité. Sa maison était un lieu où la vie se conduisait comme une œuvre, où la vie

était l'expression d'une volonté de composition.

Staël a peint cinq ou six Nus dans sa vie. Le *Nu couché bleu* représente Jeanne dans l'amorce d'une figure idéale. Comment le peintre a-t-il pu réaliser une telle ressemblance avec son modèle, en ne peignant que les grandes lignes qui donnent l'essentiel ?

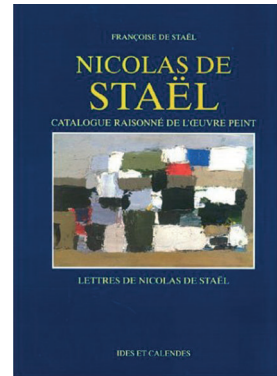
Staël voulait garder son indépendance (que Jeanne Bucher admirait) et refusait d'être rangé dans une catégorie qu'il trouvait inutile. Il est salué à ses débuts comme peintre abstrait mais conteste très vite ce terme. Représenter revient à oublier la présence...

A. de S. Staël part toujours d'une chose vue. Lorsque l'abstrait n'a pas quitté le souci de la figure ou de l'image à réinventer, il se doit de remuer les fonds, comme un socle de charrue qui retourne la terre, pour que naisse une image absolument fraîche.

L'abstrait de Staël reste lié aux choses qu'on voit. Pour lui, il ne s'agissait pas d'être abstrait, ni figuratif, mais de pouvoir recréer l'architecture, de saisir la lumière et la forme à travers la peinture. Les footballeurs qui courent sur les multiples petits formats lumineux s'immobilisent dans le grand tableau *Le Parc des Princes*. Staël fait remonter le fond et le sujet à même niveau. C'est à l'époque une « frappe » picturale, et comme dit René Char dans une lettre, à propos du *Parc des Princes*, « il a réveillé tout le monde ».

Pour lui, l'art moderne n'était pas coupé de l'art classique... Son œuvre suscite incompréhension et malentendus...

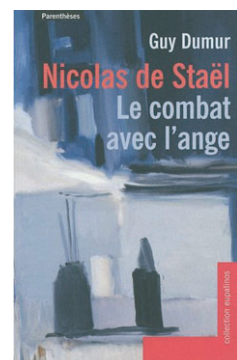
A. de S. Heureusement, à l'époque quelques-uns ont compris son œuvre. Il essayait de transmettre quelque chose et se débrouillait avec ses



Nicolas de Staël
Catalogue raisonné de l'œuvre peint - Lettres
Sous la direction de Françoise de Staël
Avec la contribution de Anne de Staël, Germain Viatte (Introduction) et André Chastel (Préface)
Éditions Ides et Calendes, 2000.
1268 p. Collection Catalogues raisonnés



Nicolas de Staël
Catalogue publié à l'occasion de l'exposition présentée au Centre Pompidou en 2003.
Éditions Centre Pompidou, 2003. 251 p.
En couverture :
Parc des Princes, 1952
200 x 300 cm
Collection particulière
© Adagg, Paris 2003



Guy Dumur
Nicolas de Staël, le combat avec l'ange
suivi des lettres de Nicolas de Staël à Guy Dumur
Éditions Parenthèses, 2009. 93 p.

moyens. La critique ne l'a pas ébranlé.

On ne peut pas se couper de Géricault, de Goya. On ne peut pas s'en éloigner et penser que le dialogue est terminé. Il n'y a d'aujourd'hui que par rapport à hier et à demain. Il faut être porté par une réponse à Vélasquez, par exemple, avec ses propres moyens. Delacroix disait : « Tout a déjà été dit mais je veux le dire encore une fois. »

On peut ainsi créer des filiations. Effectivement, Staël ne séparait pas l'art classique de l'art moderne.

Il avait un lien très fort avec la poésie et la musique. On peut lire avec quelle passion il se charge de trouver un compositeur pour un projet de ballet, « L'Abominable Homme des neiges » qui s'inspire du texte « Bois de Staël » de René Char...

A. de S. Le domaine musical était essentiel pour lui. Tout ce qui se faisait de nouveau. Il s'intéressait à Rameau tout aussi bien qu'à la musique contemporaine, au jazz également. Il faisait le même lien. Il était très heureux en écoutant un lied d'Anton Webern ou en écoutant Rameau. À la lecture des lettres, on a l'impression en effet d'un musicien. Il a essayé de rencontrer Stravinsky, il pense à Messiaen comme « seul musicien capable de tenir le volume de l'opéra », il fait déjà la mise en scène... René Char ne pouvait pas suivre. Il répond : « mon poème restera à l'état de poème ». À l'occasion de la reprise de l'Opéra de Rameau à Paris, en 1953, Staël va voir les *Indes galantes*. En rentrant, il entreprend ce grand tableau qui porte le même titre. Il peint la musique. La musique vient résonner dans la couleur. Elles se disent l'une à l'autre leurs harmoniques. En mars 1955, il va à Paris écouter deux concerts de musique contemporaine, Webern et Schönberg. De retour à Antibes, il se remet au travail et commence une toile de 4 mètres sur 6, *Le Concert*. Dans un élan de création, Staël met fin à sa vie. À la mort de Jeannine en 1946, il écrivait à Madame Guillou, sa mère : « Votre seule raison d'être est d'être sa mère et pour ma part je serai bien content de pouvoir mourir dans une telle densité. »

Pour ma part, c'est ce qu'il a fait. Il est mort dans le brûlant des choses.

.....



Dvd Vidéo Nicolas de Staël
Un film de Dominik Rimbault
Durée : 51 mn

Notamment : Pierre Boulez, chef d'orchestre et compositeur évoque l'oeuvre du peintre et son rapport avec la musique contemporaine.

<http://www.boutiquesdemusees.fr/>

.....

Entretien avec Marie-Claude Char

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

La Correspondance (1951-1954) entre René Char et Nicolas de Staël va bientôt paraître aux éditions des Busclats. Quelques mots sur cette maison d'édition fondée récemment par Michèle Gazier et vous-même ?

Marie-Claude Char Les Éditions des Busclats se proposent de publier des écrivains reconnus à qui elles demandent de faire *un pas de côté*, d'écrire en marge de leur oeuvre, un texte court, récit, essai, nouvelles ou lettres... Nos années et notre expérience éditoriale à l'une comme à l'autre, nous permettent ainsi de nous adresser à un grand nombre d'écrivains que nous avons croisé sur notre route, Michèle Gazier en tant qu'auteur et critique littéraire et moi comme ancienne collaboratrice des Éditions Gallimard et « editor » free-lance. « Busclats » est le nom que René Char a donné à sa maison. Il a transformé le mot provençal de *Besclats* (broussailles) en Busclats à ses oreilles plus musical.

Qu'est-ce qui vous a décidé à publier les lettres échangées entre le poète et le peintre ?

M-CI. Ch. J'avais eu la chance de porter un projet avec Anne de Staël et de le réaliser à l'Imprimerie nationale. Il s'agissait de montrer les dessins de Staël et d'expliquer comment il passait du trait à la couleur. Lors de nos réunions, nous avons évoqué la possibilité un jour de publier cette *Correspondance* sans que j'aie pu penser à l'époque que ce serait moi l'éditrice !

Le présent volume rassemble près d'une centaine de lettres et cartes postales écrites entre 1951 et 1954. Certaines lettres avaient déjà été publiées dans différentes éditions. Est-ce que la présente édition rassemble un échange épistolaire complet ?

M-CI. Ch. Toute la correspondance est à la bibliothèque littéraire Jacques Doucet, il fallait simplement (mais ce n'était pas si simple !) mettre de l'ordre dans les lettres qui souvent n'étaient pas datées et surtout éclairer par des notes les personnages, les lieux évoqués et enrichir le plus possible cet échange. Nous avons rassemblé tou-

tes les lettres qui étaient à notre disposition.

René Char s'est passionné pour la peinture et a entretenu de fortes amitiés avec des peintres, tels que Victor Brauner, Georges Braque, Pablo Picasso, Joan Mirò, Maria Elena Vieira da Silva et bien sûr Nicolas de Staël. La peinture a nourri sa pensée, sa poésie, et l'a fasciné...

M-CI. Ch. Char a manifesté très tôt son attachement à la peinture et ses premières publications dès 1929 sont illustrées, comme par exemple *Artine* par Dali. Mais c'est avant tout la figure de l'enlumineur Jean Fouquet qui dominera le travail que Char accomplira avec les peintres autour des manuscrits enluminés. C'est bien ce terme d'enluminure qui prévaut chez Char, illustrer de la main mais aussi illuminer un poème « reposoir d'éternité », éclairer sa « clarté énigmatique ».

Après de ses amis Christian Zervos (directeur des *Cahiers d'art*) et Yvonne Zervos (directrice de la galerie des *Cahiers d'art*) René Char, après-guerre, va côtoyer de nombreux artistes et tisser des liens d'amitié avec certains.

Lorsque l'on voit les noms de tous ces artistes, ce qui frappe de prime abord, c'est bien la liberté que Char exprime dans ses choix. Ses goûts sont très éclectiques et surtout ne reconnaissent aucune école.

À la lecture des lettres, on voit combien l'écriture épistolaire est proche de l'écriture poétique...

M-CI. Ch. La Correspondance est en amont ou en aval de la poésie, l'anti-chambre de l'œuvre. Tout ce qui est vivant est capté pour naître dans les mots. Il n'y a pas, chez lui, de degrés dans l'écriture.

Staël espérait que Char écrirait des poèmes inédits pour leur livre commun, mais il en choisit douze déjà publiés. Peut-on penser qu'il souhaitait offrir ainsi un « nouveau départ » à ces poèmes ? Donner une autre dimension, un sens nouveau à la parole poétique en dialogue avec les

bois gravés ?

M-CI. Ch. Staël et Char se reconnaissent dans la fulgurance. Le livre *Poèmes* va correspondre à cette fébrilité commune. L'inédit n'est pas ce qui convient aux yeux de Char. Il faut ordonner, présenter et presque créer une nouvelle anthologie. Staël lit, mesure la dimension des mots, et crée de la distance entre les mots et l'image, pas de vis à vis. Lui, le maître de la couleur, s'en tient au noir. Et ce noir, il va le faire scintiller comme un champ d'étoiles ou la parole de Char frappe et tonne. La couleur, il la réserve pour l'extérieur du livre et encore très peu puisque l'emboîtement sera noir comme les ténèbres.

Vers la fin de l'année 1952, le peintre et le poète ont un projet de ballet, « L'Abominable Homme des neiges » qui s'inspire du texte « Bois de Staël »... Le peintre se voit confier les décors et se charge avec passion de trouver un compositeur. Puis, dans une lettre de mai 1953, René Char renonce et écrit à Nicolas de Staël que le ballet restera « un poème ». A-t-il, plus tard, évoqué avec vous ce projet qui n'a pas vu le jour ?

M-CI. Ch. Si nous n'avons jamais évoqué ensemble tous les projets que Char a pu avoir avec Staël, on peut comprendre la réponse à la fois laconique mais ô combien claire de Char, le ballet restera un poème. Ne dénaturons pas ce qui existe par une musique qui peut lui être étrangère.

Que pensait-il des adaptations musicales que Pierre Boulez a réalisées à partir de ses poèmes ? Était-il sensible à la musique contemporaine ?

M-CI. Ch. Char n'était pas spécialement attiré par la musique, il m'évoquait le moment où assistant à un opéra, il s'était endormi sur l'épaule de Valentine Hugo. Ses préférences allaient à la musique de Monteverdi et Mozart tout en reconnaissant la qualité de ses contemporains comme Boulez.

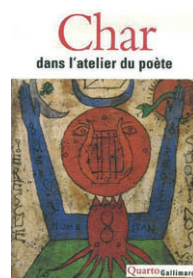


Marie-Claude Char
© 2010 - Tous droits réservés
Éditions des Busclats

Les éditions des Busclats
<http://www.editionsdesbusclats.com/>



Monographie d'écrivain : René Char
Arte vidéo, 2009
- René Char, nom de guerre Alexandre
Un film de Jérôme Prieur
- Un siècle d'écrivains : René Char
Un film de Jacques Malaterre et Marie-Claude Char
- René Char
Un film de Michel Soutter



Char
dans l'atelier du poète
Édition établie par Marie-Claude Char
Éditions Quarto Gallimard, 1996
2007 pour la nouvelle édition revue et corrigée



Laurent Greilsamer
L'éclair au front. La Vie de René Char
Éditions Fayard, 2004
Collection Biographie littéraire

Entretien avec Laurent Greilsamer
par Nathalie Jungerman (2004) :
http://www.fondationlaposte.org/article.php?id_article=599

Nicolas de Staël

Portrait

Par Corinne Amar

« Je sais que vous n'êtes pas sûr de moi et le serez peut-être encore moins en voyant mon travail, mais Dieu sait qui a mis en moi une foi très vive pour ce travail et celui qui suivra. Je n'ai jamais douté de pouvoir faire de très bonnes choses et les ferai. » Nicolas de Staël à Emmanuel Fricero, 24 avril 1937.

Lorsqu'il écrit ces lignes à son père adoptif, Nicolas de Staël a vingt-trois ans, il est émerveillé par ce qu'il voit du Maroc où il séjourne depuis le début de l'été 1936, par ce qu'il expérimente de la matière, de la couleur, de la lumière - « Je n'ai jamais eu à ma disposition autant de livres, autant de modèles, autant de joie et tout ce monde dans un état aigu d'évolution, de sensibilité, de vie à fleur de peau (...) » -, peint, dessine tout le jour, travaille l'aquarelle, prend des notes de tout, emplit des carnets de tout - « cette précision dans le verbe, que son crayon et son pinceau n'atteignent pas encore », lit, se plonge dans la correspondance de Delacroix, son récit d'un voyage au Maghreb, en 1832. Il sent qu'il veut « laisser la peinture s'expliquer seule », il cherche comment traduire l'essence des formes, une densité de la réalité sensible (la rendre par des masses colorées et pas autrement) - « Je suis triste quand je peins et sais d'avance ne pas être compris » ; Un idéal l'habite, bien au-delà de ce qu'il a pu apprendre aux Beaux-Arts de Bruxelles ou à l'Académie royale où il étudiait le dessin antique : il sait déjà qu'il va vouer sa vie, toute sa vie, à la peinture.

Nicolas de Staël est né à Saint-Petersbourg, en 1913, dans l'austère forteresse Pierre-et-Paul, dont son père, Vladimir Ivanovitch de Staël von Holstein, est le vice-gouverneur. Sa mère, Lubov Bérednikov, est une jeune femme cultivée, musicienne, peintre, de vingt-deux ans de moins que son père, lorsque celui-ci, l'épouse. En 1919, toute la famille quitte la Russie, pour trouver refuge en Pologne. Le général de Staël meurt en 1921, sa femme, un an plus tard. Les trois enfants Staël sont confiés aux Fricero, qui les élèveront, à Bruxelles, comme leurs enfants, et dans les meilleures écoles. Etudes brillantes. Nicolas fréquente les musées, les galeries de peinture avec sa sœur Olga, découvre Ensor, Permeke, Rubens, Van Eyck... Goût immédiat, physique, sensoriel, du voyage. « Ma vie sera un continuel voyage sur une mer incertaine, c'est une raison pour que je construis mon bateau solidement et ce bateau n'est pas construit Papa. Je ne suis pas encore

parti pour ce voyage, lentement, pièce par pièce, je construis, il m'a fallu six mois d'Afrique pour savoir de quoi il s'agit en peinture exactement. Nous verrons ce que les six mois qui suivent apporteront, et j'ai confiance, c'est tout ce que je puis vous dire. » À son père, encore. Puis, viennent huit années de vie partagée avec Jeannine Guillou, une jeune femme peintre qu'il a remarquée dans un café de Marrakech, en août 1937, et qui parcourt le Maroc, à dos d'âne, avec son mari, peintre aussi, et leur fils. Elle quitte son mari pour vivre avec Staël. Durant des années, elle sera son « premier maître ». D'elle, il dira plus tard : « Quand j'étais jeune, pendant des années, j'ai peint le portrait de Jeannine. Un portrait, un vrai portrait, c'est quand même un sommet de l'art. J'ai peint ainsi deux tableaux, deux portraits. Les regardant, je m'interrogeais : qu'ai-je peint là ? Un mort vivant ?... Alors peu à peu, je me suis senti gêné de peindre un objet ressemblant (...). J'ai cherché alors à atteindre une expression libre. » (1940). En 1939, il s'est engagé dans la légion étrangère, et sert en Tunisie. Un an plus tard, il est démobilisé et part retrouver Jeannine, à Nice. Nombre d'autres artistes sont réfugiés sur la côte d'Azur ou à Nice, comme Matisse, Bonnard. Nice est la ville aussi, du premier atelier. Staël fréquente Sonia Delaunay, Arp, Magnelli (Italien et pionnier de l'abstraction géométrique, plus âgé que lui de 25 ans et qui lui fait partager ses expériences), Jean Klein, Le Corbusier... Tous, des abstraits. Il dessine au charbon. L'année 1942 marque le commencement de son œuvre, la naissance de leur fille, Anne. Il s'oriente vers l'abstraction. Dans ses Mémoires (*Ma vie, mes amis*, 2001) Henri Goetz raconte : « Nous l'encourageâmes à peindre et à aborder le monde de la non-figuration. Son premier tableau dans cet esprit fut peint en collaboration, (...) mais nous l'avions laissé terminer. Nous le trouvions très doué. Procédant par grands coups de couteau à peindre, il détruisait continuellement ce qu'il avait fait et que je trouvais déjà très beau. »

À Paris, en 1943, il rencontre Kandinsky. Expose avec lui à la galerie Jeanne Bucher, en 1944. Son cercle d'amis peintres s'agrandit, avec la rencontre de Braque « le plus grand des peintres vivants de ce monde » selon Staël. Malgré un tempérament solitaire, il nouera des liens d'amitié durables avec des peintres, des poètes, des marchands d'arts, des galeristes. Sa correspondance est jalonnée de ces marques d'amitié, d'intensité sensible, de fraternelle spontanéité. Il rencontrera René Char, début février 1951, et le 8 février, Char lui écrit : « 1. J'ai été heureux, je suis heureux de vous connaître. 2. J'aime votre oeuvre qui me touche au plus haut point. J'aurais l'occasion de vous en reparler. » Le profond intérêt qu'ils se portent évolue rapidement en une amitié immédiate, peu commune.

« Paris, 10 avril 1952

Très cher René,
 Merci de ton mot, tu es un ange comme les gars qui jouent au Parc des Princes la nuit. Je n'arrive pas à te joindre au téléphone, il y a une abeille asexuée qui bourdonne sur la langue de cette femme en sycomore qui s'intègre à ton hôtel. Je pense beaucoup à toi, quand tu reviendras, on ira voir des matches ensemble, c'est absolument merveilleux, personne là-bas ne joue pour gagner si ce n'est à de rares moments de nerfs où l'on se blesse. (...) »

Jeannine meurt en 1946. Il réalise, entre 1946 et 1948, une série de toiles intitulée *La Vie dure* ; dominance du brun, du noir entaché de beige, du bronze, désordre apparent.

Dans les premières années de l'après-guerre, la vie est plus que rude ; il se débat dans une misère extrême ; recherche d'un minimum d'argent pour vivre, navigation d'atelier en atelier, désespoir par fulgurances. Il travaille avec acharnement, assailli par le doute, harcelé par le sentiment de ses incapacités, tiraillé entre l'illumination et l'accablement, tourné résolument vers l'abstraction. Chercher le « rythme » et le rythme est une quête et une souffrance : ériger des murs, s'entourer d'enceintes protectrices ; autant de fragiles forteresses qui n'épargnent pas la tentation invincible du vide. Cette même année 1946, il épouse Françoise Chapouton, la jeune femme qui venait donner des leçons d'anglais au fils de Jeannine.

Entre 1950 et 1952, il se lance dans la composition de paysages, de natures mortes, éclaire sa palette, fait à nouveau émerger la couleur, la lumière, veut espérer. À René Char, (9 novembre 1953), il confie : « Le travail va par à coup, de la terreur lente aux éclairs (...) et physiquement, je me sens dans un carcan d'acier. »

Les échanges entre Nicolas de Staël et le poète ne sont pas qu'épistolaires : au-delà de la parenté de leurs aspirations, d'une intensité de recherche commune, ils imaginent un « Livre » en commun, composé de gravures et de poèmes. Char a déjà travaillé avec les plus grands peintres de l'époque ; Picasso, Miro, Braque, Matisse. Staël se passionne pour le projet, choisit la technique de la gravure sur bois. Les gravures produites pour « illustrer » les *Poèmes* de René Char sont d'emblée remarquées, le livre est une réussite. Le 8 novembre 1951, il écrivait : « Je ne te dirai jamais assez ce que cela m'a donné de travailler pour toi. Tu m'as fait retrouver d'emblée la passion que j'avais, enfant, pour les grands ciels, les feuilles en automne et toute la nostalgie d'un langage direct, sans précédent, que cela entraîne. (...) »

Il veut retrouver la lumière du Midi, il s'installe à Antibes, à l'automne 1954, dans un atelier dont

les fenêtres, grand ouvertes donnent sur la mer et sur le vide grandiose et terrible. Il est rongé par l'angoisse, lutte pour faire évoluer son travail, aller jusqu'au bout de la peinture, entre déchirements et tendresse. En six mois, il réalise, plus de trois cents toiles ; des natures mortes, des paysages, des scènes sur le port, un bateau, un vol de mouettes, des objets, une carafe sur une étagère... La lumière le fascine et l'exaspère, le désespère : « La lumière là, dans mon trou est agaçante comme une balle de ping-pong, je me bats toute la journée pour trouver l'endroit propre » (lettre à Herta Hausmann). Fin décembre 1954, à son galeriste d'Antibes, Jacques Dubourg, il exprime cette expérience physique, émotionnelle, vitale de la peinture - cruelle et consolatrice - et ses accents dramatiques : « Je n'arrive pas à tenir, et même les toiles de trois mètres que j'entame et sur lesquelles je mets quelques touches par jour, en y réfléchissant, finissent toujours au vertige. » « Je n'ai plus la force de parachever mes tableaux », écrit-il, en ultime aveu.

Son suicide ; à Antibes, achèvera, le 16 mars 1955, son parcours.

Toute l'œuvre de Nicolas de Staël se sera développée en un temps très court d'une douzaine d'années. À partir de 1940, il aura peint près d'un millier d'œuvres : « Toute ma vie, j'ai eu besoin de penser peinture, de voir des tableaux, de faire de la peinture pour m'aider à vivre, pour me libérer de mes impressions, de toutes les sensations, de toutes les inquiétudes auxquelles je n'ai trouvé d'autre issue que la peinture. »

Portrait de René Char, par Corinne Amar (avril 2004) :
http://www.fondationlaposte.org/article.php3?id_article=600

Lettres choisies

René Char / Nicolas de Staël
Correspondance 1951-1954
Éditions des Busclats, 2010

René Char à Nicolas de Staël
Octobre 1951

Mon cher Nicolas,

J'aperçois d'ici notre livre entre roc et étoiles avec des yeux lucides et purifiés. J'espère que tout marche normalement chez l'imprimeur. La montagne est froide mais l'alcool rouge de l'automne flotte jusque dans mes jambes de marcheur rocailleux. C'est beau. J'adresse ma pensée affectueuse à Françoise. Je te prie de la lui transmettre. À toi de tout cœur

René Char

Encore 8 jours à Briançon

Nicolas de Staël à René Char
Paris, 30 octobre 1951

Très cher René,

Voilà. Je ne peux pas te raconter tout ce qui me passe par la tête, les yeux, les mains au sujet de ton livre. Il faudrait autant de temps que celui qui nous sépare sur le calendrier depuis ton départ et te barber de considérations esthétiques, du papier à la couleur, des rapports de la boîte à l'agate à la litho de tranche ; impossible. Je fais le plus simple possible et c'est cela qui est si difficile pour moi.

Je t'enverrai un aperçu de la couverture extérieure et de l'étui quand tu voudras.

Mais, te faire parvenir des épreuves impeccables de ton texte et de mes bois, je ne sais comment c'est possible, parce que Baudier met deux à trois heures à pointer chaque bois, en mettra une ou deux pour chaque page de texte. Comment veux-tu qu'il sacrifie un jour ou deux pour donner un volume définitif, un seul, alors qu'il est près de la fin pour l'ensemble ? (...)

Bon. À part cela, j'ai fait un bond à Londres, dimanche, et me suis trouvé en descendant d'avion en face de l'article de Bataille sur toi, il m'a passionné dès l'hésitation, la divergence d'écrire du début. C'est un type bien, Bataille, quand il joue aux cartes avec passion. Il y a un moment où j'ai eu vraiment l'impression que cela ferait un grand éclair. Réponds-moi au sujet des épreuves. Merci, merci mille fois pour tout.

Bonjour de Françoise.
De tout cœur.

Nicolas

Nicolas de Staël à René Char
Paris, 8 novembre 1951, jeudi soir

Très cher René,

Demain soir, je t'envoie tout ce que Baudier voudra bien me donner. Je n'hésite plus parce qu'ils ont traîné un peu ces trois derniers jours sans raison. Le gris, oui. Les gris de la litho de couverture seront plus denses que ça.

(...)

Voilà, René, j'arrive au bout, un peu sur le tranchant des nerfs, parce que tu devrais avoir tout le livre fait depuis hier, c'est-à-dire, alors que je t'écris, je devrais roupiller en paix et tu m'écrirais, toi ce que tu en penses.

Mon temps, à moi, limite c'était hier.

Ceci dit, je ne te dirai jamais assez ce que cela m'a donné de travailler pour toi. Tu m'as fait retrouver d'emblée la passion que j'avais, enfant, pour les grands ciels, les feuilles en automne et toute la nostalgie d'un langage direct, sans précéder que cela entraîne. J'ai ce soir mille livres uniques dans mes deux mains pour toi, je ne les ferai peut-être jamais, mais c'est rudement bon de les avoir.

Bonsoir René, Françoise fabrique un manteau d'hiver pour Jérôme et te salue.
À bientôt. De tout cœur.

Nicolas

René Char à Nicolas de Staël
Carte postale
8 avril 1952

Tu étais frais comme le cresson de ma rivière natale, et dispos comme un chardonneret sur la branche du cyprès, cher Nicolas, ce midi. J'ai été content et content de t'entrevoir. Je t'aime bien, durablement.

Ton tableau a l'odeur d'un bouquet d'étoiles de chaleur. Tout s'y passe dedans comme le cœur et l'exigence, la difficulté de notre esprit et la simplicité de notre sensibilité ardemment le demandent. Il est beau et je le regarderai longtemps. Je suis à l'Isle vendredi après-demain.

Fraternellement.

René Char

Nicolas de Staël à René Char
Paris, 10 avril 1952

Très cher René,

Merci de ton mot, tu es un ange, comme les gars qui jouent au Parc des Princes la nuit. Je n'arrive pas à te joindre au téléphone, il y a une abeille asexuée qui bourdonne sur la langue de cette femme en sycomore qui s'intègre à ton hôtel. Je pense beaucoup à toi. Quand tu reviendras, on ira voir des

matches ensemble, c'est absolument merveilleux, personne là-bas ne joue pour gagner si ce n'est à de rares moments de nerfs où l'on se blesse.

Entre ciel et terre, sur l'herbe rouge ou bleue, une tonne de muscles voltige en plein oubli de soi, avec toute la présence que cela requiert en toute invraisemblance. Quelle joie, René, quelle joie !

Alors j'ai mis en chantier toute l'équipe de France, de Suède, et cela commence à se mouvoir un tant soit peu. Si je trouvais un local grand comme la rue Gauguier, je mettrais deux cents petits tableaux en route pour que la couleur sonne comme les affiches sur la nationale au départ de Paris.

Mais voilà, place Saint-Michel, une fille de Marseille qui m'enlève tout le calme pour méditer à mes projets. Une vulgarité René, telle que cela devient sublime, et ronde comme une pierre tendre. Dieu sait si j'arrive à faire un nu avec ce phénomène mais j'ai jamais vu un volume pareil à vingt ans.

Je te promets de ces rigolades à ton retour, tu n'as qu'à chasser les mirages. Écris-moi si tu as un peu de temps, je vends des pommes au Texas.

Merci encore de ton accueil à mon tableautin.

À toi.

Nicolas

Nicolas de Staël à René Char
New York, 27 février 1953

Très cher René,

Si je ne te rapporte pas une réponse définitive d'ici huit jours pour ton ballet, crois-moi ce ne sera pas ma faute. Je vois Madame Stravinsky dans une avalanche de roses, j'assiste à tous les concerts dans sa loge, mais de ma vie je n'ai jamais rencontré un personnage aussi tortueux que son génial petit gnome de mari.

C'est très difficile, ils sont entourés d'une véritable armée de musicologues, librettistes, danseurs, musiciens, poètes, milliardaires, pédérastes, et ne sont que pour très peu de temps ici, et totalement ivres de l'encens répandu autour d'eux.
(...)

Nicolas de Staël à René Char
Paris, 7 avril 1953

René,

Attention. N'oublie jamais que je suis lent en tout. N'imprime rien tant que je n'ai pas fini, ou la justification du tirage peut être à refaire.

Dans le vide, sans page de titre, sans épreuves propres, je ne vois pas clair et ne peux te faire quelque chose de moche.

Pense à cela.

Je ne suis pas Picasso.

Éprouve ta patience.

Nicolas

René Char à Nicolas de Staël
L'Isle, 4 mai 1953

Cher Nicolas,

Merci de te donner du mal pour ce ballet qui, je le crains, restera « un poème », car je me sens incapable de l'adapter pour le mettre à la portée d'un musicien. Je ne sais pas travailler sur le détail et tu comprends et tu sens cela toi, aussi bien que moi. Aussi laissons cet enfant de l'Himalaya sur les crêtes de l'Himalaya poétique. Il s'y trouve fort bien !

Grand temps légèrement ventilé et loquace. Les coteaux sont de sang, le thym est en fleurs dans les moindres rocailles. Je reviendrai ces prochains jours. Je suis cloué par les affaires ici qui semblent prendre tournure, la lenteur est de rigueur dans ce pays, j'active tant que je peux et, miracle, j'y parviens. Embrasse les enfants pour moi. Affectueusement à Françoise, à toi.

René

Avec l'aimable autorisation de reproduction de
Anne de Staël et Marie-Claude Char
© Éditions des Busclats

Sites internet

Nicolas de Staël 1945 - 1955. Fondation Pierre Gianadda (18 juin-21 novembre 2010)

http://www.gianadda.ch/wq_pages/fr/expositions/

L'exposition réunit une centaine d'oeuvres en provenance des plus grandes collections publiques et privées d'Europe et des États-Unis (notamment : Centre Georges Pompidou, Paris ; Henie-Onsod Art Centre, Norvège ; Kunsthaus, Zurich ; Kunstmuseum, Berne ; The Phillips Collection, Washington) et de la famille de l'artiste.

Nicolas de Staël, Exposition Centre Pompidou (mars-juin 2003). Parcours pédagogique.

<http://www.centrepompidou.fr/education/ressources/ENS-des-tael/ENS-destael.html>

Hommage à René Char (Ina).

<http://www.ina.fr/art-et-culture/litterature/video/CAB89008058/rene-char.fr.html>

A l'occasion du premier anniversaire de la mort de René Char, extrait d'un film qui lui est consacré et où on le voit marchant dans la garrigue, puis dans sa maison de l'Isle-sur-la-Sorgue, lisant un extrait du poème «Redonnez-leur».

René Char (Les Archives de la TSR)

<http://archives.tsr.ch/player/personnalite-char>

Émission : Champ libre, 20 novembre 1967

Réalisateur : Michel Soutter

Portrait de René Char, par Corinne Amar (avril 2004)

http://www.fondationlaposte.org/article.php3?id_article=600

Entretien avec Laurent Greilsamer (L'Eclair au front, la Vie de René Char, Fayard, 2004)

par Nathalie Jungerman

http://www.fondationlaposte.org/article.php3?id_article=599

Dessin original

Première librairie d'art en ligne

<http://www.dessinoriginal.com/>

Dernières parutions

Par Corinne Amar

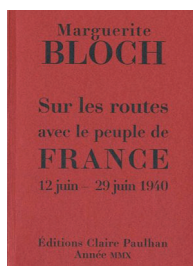
Correspondances



Agnès Akérib, *Mademoiselle Rachel, l'étoile filante*. « Je me croyais pyramidale et je ne suis qu'une ombre qui passe. Comme je vois ici le néant des tragédiennes... » Elisabeth Rachel Félix (1821-1858), plus connue sous son seul prénom de théâtre, *Rachel* ou comme *Mademoiselle Rachel*, actrice de théâtre, fut une grande tragédienne. Entrée au Théâtre Français, à l'âge de 17 ans, elle avait débuté analphabète et dans le rôle de *Camille* de Horace. Immédiatement talentueuse, elle se fait connaître par son interprétation des héroïnes de tragédies ; Bérénice, Phèdre, Hermione ... Elle meurt jeune, à l'âge de 37 ans, ayant déchainé les passions et les ovations, comblée de richesses et d'honneurs, passionnée, libre, drôle, lucide. « J'ai trente-deux ans sur mon acte de naissance, j'en ai cinquante sur ma figure, je ne dirai pas combien a le reste. Dix-huit ans de tirades passionnées sur le théâtre, des courses folles au bout de tous les mondes, des hivers de Moscou, des trahisons de Waterloo, la mer perfide, la terre ingrate ; voilà qui vieillit vite un pauvre petit bout de femme comme moi ! » écrivait-elle à Jules Lecomte (p. 63). Agnès Akérib lui rend hommage dans une adaptation libre de sa correspondance, à sa famille, à ses pairs, à ses amants (mise en lecture par Christophe Correira dans le cadre du festival de la Correspondance de Grignan 2010) et souligne, de son esprit, autant sa vivacité que sa prodigieuse liberté. Une preuve ? Le petit mot de Mademoiselle George, de la Comédie Française : « Voyez-vous, je suis pour Rachel ; elle est fine celle-là ! Elle renouvelle ses engagements, se fait assurer des feux, des congés, des montagnes d'or, puis, quand c'est signé, elle dit : « Ah, à propos, j'ai oublié de vous dire que j'étais grosse de quatre mois et demi ; je vais être cinq mois sans pouvoir jouer ! » Elle fait bien. » Éd. Triartist, Scènes intempestives à Grignan, 74 p, 10 €.

ment talentueuse, elle se fait connaître par son interprétation des héroïnes de tragédies ; Bérénice, Phèdre, Hermione ... Elle meurt jeune, à l'âge de 37 ans, ayant déchainé les passions et les ovations, comblée de richesses et d'honneurs, passionnée, libre, drôle, lucide. « J'ai trente-deux ans sur mon acte de naissance, j'en ai cinquante sur ma figure, je ne dirai pas combien a le reste. Dix-huit ans de tirades passionnées sur le théâtre, des courses folles au bout de tous les mondes, des hivers de Moscou, des trahisons de Waterloo, la mer perfide, la terre ingrate ; voilà qui vieillit vite un pauvre petit bout de femme comme moi ! » écrivait-elle à Jules Lecomte (p. 63). Agnès Akérib lui rend hommage dans une adaptation libre de sa correspondance, à sa famille, à ses pairs, à ses amants (mise en lecture par Christophe Correira dans le cadre du festival de la Correspondance de Grignan 2010) et souligne, de son esprit, autant sa vivacité que sa prodigieuse liberté. Une preuve ? Le petit mot de Mademoiselle George, de la Comédie Française : « Voyez-vous, je suis pour Rachel ; elle est fine celle-là ! Elle renouvelle ses engagements, se fait assurer des feux, des congés, des montagnes d'or, puis, quand c'est signé, elle dit : « Ah, à propos, j'ai oublié de vous dire que j'étais grosse de quatre mois et demi ; je vais être cinq mois sans pouvoir jouer ! » Elle fait bien. » Éd. Triartist, Scènes intempestives à Grignan, 74 p, 10 €.

Mémoires



Marguerite Bloch, *Sur les routes avec le peuple de France, 12 juin-29 juin 1940*. Elle est née Herzog ; sœur d'André Maurois, elle appartenait à la bourgeoisie juive d'Elbeuf, laïque, sa famille, qui avait quitté l'Alsace annexée en 1871 par les Allemands, y avait fondé une fabrique de draps. Marguerite Bloch (1886-1975) épouse à 19 ans un jeune agrégé d'histoire, essayiste, futur romancier et engagé politiquement, Jean-Richard Bloch. Ils font partie de l'« intelligentsia » juive, prospère et communiste, vivent entre Poitiers où ils ont une maison et Paris : ils vont avoir à fuir la persécution des Nazis, au printemps 1940. Mercredi 12 juin, Marguerite Bloch allume la radio. Les nouvelles

sonnées, vivent entre Poitiers où ils ont une maison et Paris : ils vont avoir à fuir la persécution des Nazis, au printemps 1940. Mercredi 12 juin, Marguerite Bloch allume la radio. Les nouvelles

sonnées : « L'ennemi accentue sa pression des deux côtés de la capitale. » La peur, l'affolement prennent le dessus : « Des gens à pied, avec des ballots, des sacs, des valises ; des gens à bicyclette avec des chargements biscornus, des gens avec des poussettes, des charrettes à bras, et dessus, au milieu des paquets, les enfants, leurs jouets, quelquefois une vieille femme... » Elle se prépare à partir. Exode mémorable dont elle fait le récit : dix-sept journées de marche, depuis Paris jusqu'à Poitiers, en compagnie de sa fille Marianne, enceinte, de la jeune Allemande Mops Sternheim, du peintre flamand Frans Masereel et de sa femme. « Orléans était encore loin. Nous avions hâte pourtant d'y arriver. Quand je dis nous, je veux dire nous tous, ces milliers et milliers de gens qui, comme nous, espéraient y trouver une poste, des trains, du ravitaillement, et, sans doute – idée moins claire peut-être, mais dominante – l'armée, rassemblée sur la Loire et formant enfin rempart entre cet ennemi accourant de toute la vitesse de ses forces motorisées et le peuple de France, chassé de ses foyers. » Éd. Claire Paulhan, 192 p, 24 €.

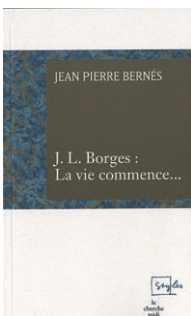
Journaux



Miguel de Unamuno, *Comment se fait un roman*. Traduit de l'espagnol, par Bénédicte Vauthier et Michel Garcia. Espagnol, philosophe, poète, romancier, dramaturge, critique littéraire, Miguel de Unamuno (1864-1936), connu surtout pour son œuvre philosophique maîtresse, *Le sentiment tragique de la vie*, figure de l'existentialisme chrétien et considéré comme l'un des plus grands écrivains de l'Espagne de son époque, fut exilé volontaire en France, à cause de ses prises de position politiques. Il écrit *Comment se fait un roman*, en 1925, au moment de son exil parisien et alors qu'il réfléchit au rôle du roman, de tout œuvre de fiction,

nécessairement « part de l'auteur lui-même ». Il entreprend alors, de conter l'élaboration d'un roman, mettant en scène un personnage central, imaginaire, qui serait naturellement lui-même, prénommé U. Jugo de la Raza. On suit ce personnage dans ses déambulations parisiennes, on se laisse émouvoir, saisir, par cette prose qui mêle, sur un fond de mélancolie et de conscience intime du tragique de l'existence, des questions d'ordre philosophique, religieux, politique. « Au moment où j'écris ces lignes, à la fin du mois de mai 1927, à près de soixante-trois ans, ici à Hendaye, à la frontière même, dans mon pays basque natal, avec sous les yeux le tantale de Fontarrabie, je ne puis me rappeler sans un frisson d'angoisse ces infernales matinées de ma solitude parisienne pendant cet hiver de l'été 1925, alors que dans ma chambrette de la pension du numéro 2 de la rue Laperouse je me consumais en me dévorant tandis que j'écrivais le récit que j'intitulais *Comment se fait un roman* ». Éd. Allia, 125 p, 6,10 €.

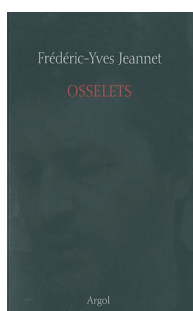
Biographies/ Autobiographies



Jean-Pierre Bernès, *J.L. Borges : La vie commence*. « N'oubliez pas que la fiction est une réécriture de la réalité (J.L. Borges) ». On est en 1975, à Buenos Aires. L'écrivain et poète argentin, célèbre dans le monde entier pour ses recueils de contes, ses poèmes, ses *Fictions*, Jorge Luis Borges (1899-1975) a soixante-dix-sept ans et, pour l'auteur (aujourd'hui, éditeur des deux tomes des œuvres complètes de Borges dans la Pléiade), rien n'est hasard. « Je venais de débarquer depuis peu à Buenos Aires comme attaché culturel à l'ambassade de France.

J'avais choisi cette destination pour diverses raisons. On m'avait proposé au Quai d'Orsay plusieurs options qui me séduisaient,

mais je décidai sans hésitation d'opter pour l'Argentine, d'abord pour retrouver les traces de ma famille dans la pampa et puis parce que cette année-là Borges était au programme de l'agrégation d'espagnol et que j'avais donné des cours aux étudiants de l'École normale supérieure où j'enseignai alors. Les Fictions de Borges m'avaient perturbé mais aussi subjugué (...). » Il va non seulement être convié à la table de Borges mais partager bon nombre de dîners autour du trio littéraire que celui-ci formait avec ses amis, Bioy Casares et Silvina Ocampo et voir, avec eux, cohabiter « le monde des chimères et celui du quotidien ». Pendant quatre années, il fréquente l'écrivain, s'imprègne de ses conversations, de ses humeurs, de ses facéties d'érudit, déguste avec lui les rappels des aimés de la littérature française, déclame avec lui vers et prose, l'écoute chanter des tangos et des mélodies de Fauré, lui lit certains poèmes oubliés, s'immerge, grâce à lui, dans la poésie argentine. Borges, le fantasque, le savant, l'ami, le solitaire aussi, devenu aveugle, devenu vieux, a encore une prodigieuse mémoire. Éd. Le Cherche-midi, coll. Styles, 206 p, 16 €.



Frédéric-Yves Jeannet, *Osselets*.

« Comment définir ce qui est en train de se produire dans ma conscience, cette remise en cause radicale de ma vie, à près de cinquante ans, et ce désir d'en commencer une autre – non de la recommencer mais de repartir à zéro ou presque, dans l'existence ? » Il a quitté la France pour le Mexique, en 1977, n'a cessé de voyager (Barcelone, Stockholm, New York, Wellington, La Nouvelle-Zélande, Séoul, Bangkok...), chercher - *Quoi ? La Vérité, la Liberté ?* - par delà la tentation même, pour exister, d'inventer sa vie. Il voyage et il écrit : il écrit, parce que ça a toujours été là, en lui, comme un impératif catégorique. Il présente cela comme une sorte d'autoportrait lacunaire, fragmenté qui court, de livre en livre – auparavant, *Cyclone* (1997), *Charité* (2000), *Recouvrance* (2007). « Qu'est-ce qu'un autoportrait ? - il demande - comment le dessiner ? » Paragraphes brefs, touches successives, couleurs sombres ou éclairées ou indifféremment imbriquées les unes dans les autres, comme les lieux ou les dates – Errants indifférents -, il assemble des fragments de vie ; raconte les départs et les voyages, tels une éducation sentimentale ; part sur les traces de l'ami mort naguère en Extrême-Orient ; cherche à conjurer l'errance par l'écriture, apprivoiser la mort - celle, inconsolable du père, celle de l'ami - cherche à exorciser les mêmes obsessions, tourne autour des mêmes thèmes essentiels. L'écriture est une nécessité et, avec elle « cette double angoisse d'une mise au monde et d'une mise à mort » symboliques. Autoportrait en exil ou la vie, telle un jeu d'osselets. Éd. Argol, 150 p, 18 €. (mars 2010)



Jean Daniel, *Les miens*. Préface de Milan Kundera. Avec Guillaume Apollinaire et son poème « Cortège » (*Alcools*) en exergue, il les appelle « Les miens » ; ce sont ceux qui ont compté pour lui, ceux qui l'accompagnent depuis longtemps ou depuis toujours, ceux qui l'ont marqué, ébloui ou encore, l'ont formé et même, l'ont fait « naître ». Jean Daniel, journaliste, fondateur et éditorialiste du *Nouvel Observateur*, auteur d'essais et de Mémoires, rend hommage, en une cinquantaine de portraits, aux très chers : à sa mère, premier de tous les portraits, auréolée de lumière, de soleil, d'amour,

et avec elle, à toute sa famille, juive d'Algérie et française ; à l'ami inoubliable de l'enfance, Vincente, tué en Espagne par les franquistes pendant la guerre civile ; à des écrivains : Gide, Camus, Malraux, Mauriac, Roy, Clavel, Sagan ; à des philosophes : Sartre, Aron, Foucault, Derrida ; à des musiciens, des peintres, des poètes, un médecin, des figures d'hommes politiques... « Ils m'accompagnent. Je m'appuie volontiers sur

eux pour conjurer la hantise devant le grand vide qui me rendra orphelin de toute protection. Le besoin de les faire revivre exprime alors à la fois un réconfort et une gratitude.(...) Et c'est là que réside l'ambition de mon titre : qu'ils soient célèbres ou non, qu'ils soient des adversaires attentifs plutôt que des amis, ils ont tous contribué à faire de moi ce que je suis et je les ai tous adoptés comme miens. » Édition revue et augmentée, Gallimard, coll. Folio, 430 p, 7,10 €.

Romans

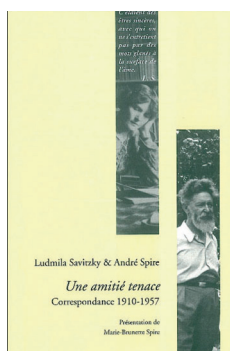


Michaël Ferrier, *Sympathie pour le fantôme*.

Il y a, chez Michaël Ferrier, de Lafcadio Hearn et de Tom Wolf : le premier n'avait trouvé la paix qu'une fois installé au Japon « à son aise dans un yukata, assis sur des nattes fraîches et sirotant un saké », conversant avec les fantômes du folklore nippon ; le second (*Moi, Charlotte Simons*), polémiste fameux des lettres américaines, peignait son université en vaste empire de paresse, d'inculture, de fornication et habité par Lucifer. Le narrateur, qui est aussi l'auteur, vit à Tokyo la vie privilégiée d'un professeur privilégié dans la plus renommée des plus grandes universités japonaises. Pour un peu, on l'envierait (il n'y a de mythe qu'imaginaire) : « On n'imagine pas la vie d'un professeur » ! Réunions à n'en plus finir, organisations de colloques sur la littérature française ou l'identité de la France (histoire de « se faire inviter aux quatre coins de la terre ») : on baigne dans l'univers des visqueux, « des poulpes, des calmars et des seiches », des débats oiseux, de la coquetterie habile du vernis, du déguisement comme masque, de l'édulcorant comme sucre : tout est faux. Heureusement, il y a la « rencontre » : une fille sublime comme dans la littérature orientaliste ou dans les bandes dessinées, productrice de l'émission culte de la télévision japonaise *Miroirs de la France*, à laquelle il participe activement. Trois histoires de « fantômes » alors, se glissent dans le récit et puis aussi, une autre histoire... Elle commence comme ça : « Nous le savions, nous attendions le soir. Nous savions bien que cela allait arriver. » Éd. Gallimard, coll. L'Infini, 265 p, 17,90€.

Ludmila Savitzky et André Spire Une amitié tenace

Par Olivier Plat



La correspondance entre André Spire et Ludmila Savitzky, présentée, établie et annotée par Marie-Brunette Spire, fille du poète, et illustrée de nombreuses photographies, couvre plus d'un demi-siècle. De 1910 et jusqu'à la mort de « Lud » en 1957, leur amitié ne se démentira pas. Elle est à l'image de ces deux êtres, traversés par une même

exigence, idéalistes, passionnés, facétieux, d'une inlassable curiosité de soi et des autres.

Lorsque Ludmila rencontre pour la première fois les Spire, en 1909, c'est dans des circonstances quelque peu dramatiques. Jules Rais dont elle est alors la maîtresse et avec lequel elle vient d'avoir une petite fille, Marianne, a l'idée saugrenue d'une mise en scène humiliante pour la jeune femme, qui laissera des traces au point que Ludmila la relatara des années plus tard, dans ses *Souvenirs* et dans la correspondance à André Spire : « C'est en automne ou hiver 1909 que je vous ai vu pour la première fois dans le minuscule salon, rue de la Tour. J'avais reçu l'ordre d'y paraître avec, dans les bras, Marianne qui devait avoir environ 2 ou 3 mois -, ceci pour que vous et Gabrielle compreniez pourquoi je ne pouvais être mise à la porte d'une vie jusque-là vouée à plusieurs autres personnes, parmi lesquelles une amie qui vous était chère. Vous ne vous doutiez pas de la gorgée de fiel que j'étais en train d'avaler à ce moment-là. » (Lettre du 26 octobre 1954).

Jules Rais fut longtemps très proche d'André Spire, au point d'avoir voulu faire de lui son exécuteur testamentaire. Les deux amis, anciens élèves de l'École libre des sciences politiques, issus d'un même milieu, la bourgeoisie juive cultivée de Nancy, ont en commun une sensibilité aux questions sociales et des aspirations littéraires et artistiques. Spire avait créé en 1898 avec Daniel Halévy, *L'Enseignement Mutuel*, et tous deux se

passionneront pour le mouvement des universités populaires et collaboreront activement, avec Ludmila, à la vie de « La Clairière », sorte de phalanstère pour artistes. Ludmila évoque avec une pointe d'ironie, dans une lettre de 1925 à André Spire « cette grosse foi naïve que nous avons dans la sainteté des phalanstères et des UP ».

Jules Rais épouse Ludmila en 1911. Il aura avec elle une deuxième fille, Nicole. Peu de lettres subsistent de cette période, Ludmila ne donnant plus de ses nouvelles durant près de deux ans. Puis soudain, comme un coup de tonnerre dans le ciel, cette lettre de Ludmila à André Spire du 30 juillet 1916 : « La guerre est venue me mettre en face de moi-même, de mon vrai moi, dépouillant tout l'artificiel, tout l'acquis. La guerre m'a rapprochée de Marcel Bloch. Pendant quatre mois nous avons vécu côte à côte – sans se douter de ce qui se passait en nous –, chacun ne pensant qu'à la guerre et à ses devoirs. Au moment où j'ai voulu partir nous avons compris, avec une soudaineté foudroyante que nous nous aimions – absolument –. »

C'est à une autre guerre que va être confrontée Ludmila, celle qui l'oppose à Jules Rais, pour qui elle ne ressent plus que « de l'horreur et de la haine », à qui va être confiée la garde de leurs filles. Séparation douloureuse qui occupe une place non négligeable dans la correspondance : « Vous avez tous deux des cœurs assez tendrement humains pour comprendre ce que c'est pour moi que de ne pas voir mes enfants, de ne rien savoir d'elles. Songez que si je n'en parle pas sans cesse, il n'en est pas moins vrai que je n'oublie rien de ce qui fait leur existence, je ne vis chaque jour qu'en imaginant leur sommeil et leur réveil, leurs jeux et leurs études, et les propos qu'elles entendent et comment elles emmagasinent toutes leurs impressions dans leurs petites têtes – et ne rien savoir de tout cela ! » Après quelques hésitations, Spire prend clairement le parti de Ludmila, et témoigne en sa faveur dans le procès qui l'oppose à Jules Rais. Aux yeux du militant sioniste (à cette époque, plutôt rare dans les milieux de gauche) qu'était Spire, Jules Rais incarnait de surcroît le type même du « juif honteux » : « Vous ne sauriez croire combien je trouve drôle que l'homme qui depuis 20 ans trompe toutes les femmes tout en jouant la comédie du veuf inconsolable et du père outragé, ait lui-même une pareille mésaventure. [...] l'homme qui a honte de lui-même, de ses parents, de sa religion, et qui après s'être appelé Cahen s'est appelé Nathan, puis Nathan-Rais, puis Rais. » (Lettre à Jean-Richard Bloch, 12 septembre 1916).

Marie-Brunette Spire attire notre attention dans sa préface sur les zones d'ombre que comporte la correspondance, heureusement complétée par di-

vers documents : agendas et journal de Ludmila, sa correspondance avec Marcel Bloch, lettres de Spire à sa femme et à sa mère, à Jean-Richard Bloch, etc. En effet, Spire ne s'attarde pas sur son engagement en faveur du sionisme, bien que celui-ci transparaisse dans l'œuvre poétique, et à partir des années 1930, dans ses multiples contributions en faveur des Juifs d'Allemagne et d'Autriche persécutés par le régime nazi. Ludmila, quant à elle, passe sous silence ses accointances avec le milieu bohème et mondain (Paul Fort, Apollinaire, Mireille Havet, Cocteau). Il est cependant incidemment question de Mireille Havet (dont on sait qu'elle décida, peu avant de mourir, de confier son monumental *Journal* aux bons soins de Ludmila) dans une lettre de 1921 : « Mireille Havet est à Villefranche-sur-Mer. Je lui ai dit d'aller vous voir si elle va à Saint-Raphaël. Cela vous amusera, elle est curieuse, pleine de talent, cette pauvre gosse anormale. »

Spire, poète, requiert toute l'attention de Ludmila, même si l'on sent bien que pour elle l'homme et l'œuvre sont indivisibles : « Pour moi vous êtes le maître du lyrisme moderne, ce lyrisme sobre, pudique, et pourtant aussi enthousiaste que l'autre, le démodé. Vous êtes vraiment un créateur et vous ne sauriez croire combien, à chaque nouvelle confiance de votre art, je vous admire. » Ludmila n'aura de cesse d'encourager Spire à poursuivre son œuvre et à ne pas céder aux modes du moment. Elle le met en garde contre les tenants d'une certaine modernité qui voudraient réduire la poésie à une technique, ce qui n'empêchera pas Spire de poursuivre ses recherches sur l'étude et la réforme de l'outil poétique traditionnel : « Voyons, André, franchement : la poésie de vos vers à vous, elle n'est pas dans l'absence ou la présence des rimes, des assonances etc. – elle est dans la musique particulière à votre âme, elle est faite du « génie » insaisissable et non des petites articulations extérieures et arbitraires de la forme. »

Les lettres nous permettent de suivre au quotidien le cheminement de leurs travaux. Spire aide Ludmila à trouver du travail, la met en contact avec ses relations littéraires et se révèle un précieux intercesseur auprès des éditeurs des nombreuses petites revues de l'entre-deux-guerres. C'est grâce à lui que Ludmila trouve à écrire des articles de critique littéraire et commence ses premières traductions du russe et de l'anglais. Au fil de la correspondance, nous voyons apparaître des noms tels que Julien Benda, André Fontainas, Daniel Halévy, Henri Hertz, Gustave Kahn, Charles Vildrac, tous amis de Spire qui deviendront aussi ceux de Ludmila. C'est encore grâce à Spire que Ludmila rencontre Ezra Pound, James Joyce et les poètes imagistes anglais. C'est Pound qui le premier lui met entre les mains *Portrait of the Artist*

(*Dedalus*) de Joyce, lui intimant presque l'ordre de traduire le livre. Ludmila assiste à la rencontre historique du 11 juillet 1920 dans l'appartement de Spire, de Joyce et de Sylvia Beach, la future éditrice d'*Ulysse*. En août de la même année, elle publie un article sur Pound dans les *Feuilles libres* et se lance dans la traduction de *Dedalus*. Elle sera la première traductrice de James Joyce en français.

L'arrivée de Hitler au pouvoir en 1933 et la tragédie de la Seconde Guerre mondiale mettent fin à l'insouciance des années 1920. Spire parviendra à quitter presque miraculeusement le territoire français et s'exilera en Amérique. À son retour, il retrouvera Ludmila, et apprendra avec horreur combien son entourage a été durement touché. Jules Rais, la mère et la nièce de Marcel Bloch et le mari de celle-ci ont été déportés et gazés à Auschwitz.

On ne peut qu'être frappé, à la lecture de ce volume, par la qualité des échanges et leur diversité de ton. Ces deux personnalités hors-norme unies par une amitié sincère passent aisément du gai au tragique, de l'humour au sérieux, puisant l'une dans l'autre le réconfort dans les moments de crise ou de doute.

Une très belle correspondance.

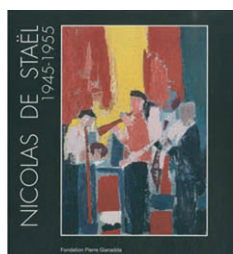
Ludmila Savitzky & André Spire
Une amitié tenace
Correspondance 1910-1957
Edition présentée, établie et annotée par Marie-Brunette Spire
Les Belles Lettres, 2010

Ouvrage édité avec le soutien de



Agenda

Expositions



Catalogue de l'exposition
Nicolas de Staël. 1945-1955
Auteurs : Jean-Louis Prat, Thomas Augais,
Anne de Staël, André du Bouchet
288 pages, 2010
Fondation Pierre Gianadda

Nicolas de Staël 1945 - 1955 **18 juin – 21 novembre 2010** **Fondation Pierre Gianadda - Suisse**

La Fondation Pierre Gianadda présente pour la deuxième fois depuis 1995 une importante rétrospective du peintre Nicolas de Staël. Le commissaire de l'exposition, Jean-Louis Prat, a choisi de focaliser cette présentation sur 10 ans, 10 ans intenses où l'artiste crée un langage radicalement nouveau entre abstraction et figuration.

L'exposition réunit une centaine d'oeuvres en provenance des plus grandes collections publiques et privées d'Europe et des Etats-Unis (notamment : Centre Georges Pompidou, Paris ; Henie-Onsod Art Centre, Norvège ; Kunsthau, Zurich ; Kunstmuseum, Berne ; The Phillips Collection, Washington) et de la famille de l'artiste.

Petits et grands formats, tous les thèmes sont abordés : la Nature, paysages d'Agrigente, Nus, footballeurs... La juxtaposition d'oeuvres très connues et de quelques découvertes engendre une lecture différente de l'oeuvre. Lettres et photographies sont également présentées.

Fondation Pierre Gianadda
Rue du Forum 59
1920 Martigny (Suisse) - Ouvert tous les jours de 9 h - 19 h
Tél. n°: (+41) 27 722 39 78
Fax n°: (+41) 27 722 52 85
info@gianadda.ch
http://www.gianadda.ch/wq_pages/fr/expositions/

Théâtre



Victor Hugo, mon amour **Comédie Bastille, Paris** **Reprise le jeudi 7 octobre jusqu'au 31 décembre 2010.**

De Anthéa Sogno, d'après la correspondance entre Victor Hugo et Juliette Drouet
Mise en scène : Jacques Décombe
Avec : Anthéa Sogno et Hubert Delattre ou Sacha Petronijevic en alternance.

Rencontre, désir, passion, jalousie, exil, c'est l'histoire de ce couple mythique et mémorable qu'ont formé Juliette Drouet et Victor Hugo. Une vie d'amour que la fiction n'aurait pas osé imaginer, ou la véritable histoire d'un demi-siècle de passion ponctuée par quarante mille lettres échangées. A partir de cette monumentale correspondance, Anthéa Sogno a composé ce spectacle qui illustre les grands moments de leur vie amoureuse, littéraire et politique.

23 650 lettres en 50 ans d'amour...
« Les lettres que Victor et Juliette se sont écrites sont si belles, qu'une simple lecture aurait suffi à nous enchanter, mais nous avons souhaité aller au-delà pour atteindre une plus grande théâtralité. Les dialogues de cet ouvrage ont été uniquement reconstitués d'après leurs écrits, lettres, journaux intimes, pièces de théâtre, poèmes. Ces dialogues forment une enfilade de scènes qui racontent toute leur vie, de leur rencontre sur la scène du théâtre de la porte Saint-Martin, jusqu'au jour où, 50 ans plus tard, Juliette ferme les yeux pour toujours (...)
Nous avons fait tout cela pour faire du théâtre mais en jouant la pièce, nous avons très vite eu la sensation d'être au-delà, car nous n'interprétons pas des personnages de théâtre, nous ne jouons pas les dialogues d'un auteur dramatique, nous incarnons des héros qui ont vécu et les mots que nous nous disons sont les leurs. »

Site officiel : <http://www.victor-hugo-mon-amour.fr/>

Du mardi au Samedi à 19h15. Dimanche 15h00.
Prix des places : 28 €, tarif jeune (moins de 26 ans) 10 €.
SOYEZ LES PREMIERS AUX PREMIERES : 50 % de réduction sur le plein tarif du 7 au 22 octobre
Comédie Bastille
5 rue Nicolas Appert
75011 Paris
<http://www.comedie-bastille.com/>
Réservation, location tous les jours, du lundi au samedi de 11h00 à 21h00,
dimanche de 11h00 à 18h00 au 01 48 07 52 07

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Festivals

Les Correspondances Manosque-La Poste 12e édition du 22 au 26 septembre 2010



« (...) Le festival des Correspondances constitue un moment magique où la ville restitue l'imagination et l'intelligence des écrivains à travers les lectures-spectacles, les concerts littéraires et toutes les autres animations. Les Correspondances, ce sont aussi des Écritoires, des lieux insolites aux quatre coins de la cité, où chacun peut écrire à l'autre ou à soi, pour le plaisir de faire voyager une lettre.

Les Correspondances de Manosque se déroulent en septembre, mais c'est tout au long de l'année qu'elles se préparent avec les écrivains en résidence, les actions de tous les partenaires de la ville et de la communauté de communes Luberon-Durance-Verdon, pour que d'une année sur l'autre chacun soit davantage nourri de littérature et d'écriture. (...) »

Bernard Jeanmet-Peralta Président de la communauté de communes Luberon-Durance-Verdon et Pascal Antiq Vice-président chargé des affaires culturelles de la communauté de communes Luberon-Durance-Verdon

« Depuis leur origine, Les Correspondances souhaitent donner une dimension nouvelle à la lecture publique : faire découvrir des auteurs et des oeuvres à travers un moment collectif. Une rencontre publique avec le texte qui vient non pas contredire mais enrichir la traditionnelle solitude que l'on associe à la littérature, celle du temps de l'écriture ou de la lecture. Nous explorons ainsi tous les modes d'expression de cette littérature en scène, de la simple lecture aux croisements vers la musique ou les arts visuels, de l'entretien au débat (...) »

Olivier Chaudenson, Directeur du festival

Judi 23 septembre

16h30

RENCONTRE AVEC MARIE-CLAUDE CHAR ET ANNE DE STAËL

René Char – Nicolas de Staël, *Correspondance*, avant-propos d'Anne de Staël, notes établies par Marie-Claude Char. Éditions Des Busclats, 2010. (Ouvrage publié avec le soutien de la Fondation d'entreprise La Poste)

Samedi 27 septembre

21h00

LECTURE EN SCÈNE

« Héroïne, cocaïne ! La nuit s'avance... » Journal et lettres de MIREILLE HAVET

par Nathalie Richard (Avec le soutien de la Fondation d'entreprise La Poste)

Grande salle du théâtre Jean-le-Bleu. 14 € et 10 € (réduit)

Journal 1918-1919 (2003), *Journal 1919-1924* (2005), *Carnaval* (2005), *Journal 1924-1927* (2008), *Journal 1927-1928* « Héroïne, cocaïne ! La nuit s'avance... » (2010) aux éditions Claire Paulhan.

[Cf. entretien avec Claire Paulhan et articles sur le site <http://www.fondationlaposte.org/>]

LES ÉCRITOIRES avec La Fondation d'entreprise La Poste

Ouverts à tous, les Écritoires offrent papiers, enveloppes, stylos et une boîte aux lettres.

Nouveauté 2010 : « les caisses d'écriture » de Jean Lautrey. En vous glissant dans ces caisses, vous connaîtrez le plaisir d'être emballé, le temps de correspondre, dans une caisse brute, avec un « haut », un « bas », comme la vie, (...). JL

RÉSERVATIONS à Manosque

Office de tourisme

Ouvert du lundi au samedi de 9h à 12h15 et de 13h30 à 18h et le dimanche de 10h à 12h.

Téléphone : + 33 (0)4 92 72 16 00

Sur place et par correspondance :
place du Docteur-Joubert, 04 100 Manosque.

TARIFS

Théâtre Jean-le-Bleu, 1 allée de Provence, 04 100 Manosque

Grande salle : 14 € – Tarif réduit 10 € (- 25 ans, étudiants, chômeurs)

Soirée d'ouverture le 22 septembre : 10 € (tarif unique)

Carte des Correspondances : 30 € pour 3 spectacles au choix.

Café provisoire (MJC) : 5 € (tarif unique)

Toutes les autres rencontres du festival sont gratuites.

Le programme sur :

<http://www.correspondances-manosque.org>

Hôtel Volland - 5, rue Volland

04100 Manosque

tél : 04 92 75 67 83

Cafés Littéraires de Montélimar - 15e édition Du 30 septembre au 3 octobre



Avec une programmation éclectique, la manifestation propose d'appréhender chaque année l'univers d'une vingtaine d'auteurs, à travers des rencontres dans les cafés, des tables rondes, des lectures. Autant d'occasions de donner la parole aux écrivains et de susciter autour des livres, échanges d'idées et débats avec le public. À côté de ces temps forts, des animations gratuites pour petits et grands sont programmées, donnant à la manifestation son caractère populaire et festif. Pendant quatre jours, Montélimar et ses environs vivent au rythme des cafés littéraires.

La Fondation va soutenir une lecture musicale de correspondance créée autour du livre de Jean-Yves Patte et Yves Henry (pianiste), *Les étés de Frédéric Chopin à Nohant*.

Cafés Littéraires de Montélimar
Maison des Services Publics
1 avenue Saint Martin
26200 Montélimar
Contact : cafeslitteraires@wanadoo.fr
Le programme sur :
<http://www.lescafeslitteraires.fr/>

Expositions



Sandro Botticelli
«Adoration des Mages»,
1476 - Détrempe sur bois
111 x 134 cm Florence
Galleria degli Uffizi
Inv. 1890 n. 882 - Photo : Archivio
fotografico della soprintendenza di
Firenze

Exposition «Le Trésor des Médicis» Musée Maillol - Fondation Dina Vierny Du 29 septembre 2010 au 31 janvier 2011

Mécènes audacieux, les Médicis se sont entourés d'artistes et de savants pendant près de quatre siècles. Ils ont favorisé l'émergence des avant-gardes, et fait de l'art un formidable instrument de pouvoir. À travers une centaine d'œuvres et objets issus des collections de la puissante famille florentine, l'exposition met en lumière l'histoire de ce mécénat et l'influence qu'il a exercée sur ses contemporains. Seront présentées pour la première fois des lettres de Catherine de Médicis à Nostradamus.

Musée Maillol - Fondation Dina Vierny
61, rue de Grenelle
75007 PARIS
Tél. : 01 42 22 59 58
Fax : 01 42 84 14 44
E-mail : contact@museemaillol.com

Prix littéraires

Prix Clara 4ème édition Remise du Prix 2010 Jeudi 21 octobre à l'Hôtel de Ville de Paris



Créé en mémoire de Clara S. décédée subitement à l'âge de 13 ans d'une malformation cardiaque en septembre 2006, le prix Clara est destiné aux écrivains en herbe de 11 à 17 ans. Au terme de multiples réunions au cours du mois de juin, le jury s'est enfin prononcé : l'édition 2010 du Prix Clara comptera six heureux lauréats qui seront publiés, comme chaque année, au mois d'octobre par les Éditions Héloïse d'Ormesson.

Le volume étant à vocation caritative, les bénéfices de sa vente seront versés à l'Association pour la recherche en cardiologie du fœtus à l'adulte de l'hôpital Necker-Enfants malades (ARCF). Remise du Prix Clara 2010 dans les salons de l'Hôtel de Ville de Paris

Éditions Héloïse d'Ormesson / Prix Clara
87 boulevard Saint-Michel
75005 Paris
prixclara@editions-heloisedormesson.com
http://editionseho.typepad.fr/prixclara/comment_participer-1/

Concours

6èmes Rencontres aéronautiques de Gimont Concours d'écriture Du 29 septembre 2010 au 31 janvier 2011

Conférences, ateliers, forum des métiers, expositions, salon du livre et bande dessinée, grande fête aérienne, spectacle pyrotechnique...

Le 2 octobre :

Lancement d'un concours de nouvelles sur le thème « La rencontre improbable », ouvert aux élèves des établissements scolaires et au grand public.

Trois catégories d'âge : de 10 à 14 ans, de 15 à 20 ans et 21 ans et plus.

Sélection des textes en juin 2011

Mairie de Gimont

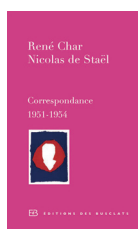
85 rue Nationale - 32200 Gimont

Tél : 05.62.67.70.02 / Fax : 05.62.67.79.86

Mail : gimont@wanadoo.fr / <http://www.gimont.fr/>

Publications soutenues par la Fondation La Poste

Septembre



Correspondance René Char / Nicolas de Staël 1951-1954

Éditions des Busclats

Ouvrage préfacé par Anne de Staël, annoté par Marie-Claude Char.

Les deux artistes se sont rencontrés en 1951 et ont échangé plus d'une centaine de lettres, révélatrices de leur admiration réciproque. Ils évoquent leurs recherches artistiques, leurs passions, leurs projets communs (notamment la réalisation d'un livre de *Poèmes* de René Char accompagné de bois gravés de Nicolas de Staël).

Correspondance de Jules Stockausen

Éditions Symétrie

« Itinéraire d'un chanteur à travers vingt années de correspondance 1844-1864 »

Correspondance réunie et annotée par Geneviève Honneger

A dix-huit ans, Jules Stockausen se consacre à la musique, en particulier au lied et à l'oratorio. Il est le premier chanteur à faire entendre les grands cycles de Schubert et Schumann. Au fil de la correspondance, portraits de Pauline Viardot, Clara Schumann, Franz Liszt, Saint-Saëns, lettres adressées à Johannes Brahms...

Picabia avec Nietzsche / Lettres d'amour à Suzanne Romain 1944-1948

Éditions Presses du réel

Francis Picabia (1879-1953), peintre, écrivain, poète, renonce rapidement à l'impressionnisme pour rejoindre le mouvement cubiste, puis intégrer le groupe des dadaïstes, des surréalistes, s'en séparer pour passer à l'expressionnisme, revenir à des œuvres figuratives d'un caractère académique. Coutumier de la provocation et des volte-face, il s'attaque aux valeurs consacrées, refuse tout dogme esthétique, aussi bien dans sa peinture que dans ses écrits.

Cette correspondance amoureuse comprend 48 lettres inédites (sélectionnées pour leur intérêt sur les 200 existantes). Elle est entièrement construite sur des plagiats : Picabia détourne les poèmes et aphorismes de Nietzsche pour s'adresser à Suzanne Romain. Il pratique ces « collages philosophiques » depuis 1917. L'originalité de cet ouvrage est de mettre en lumière les références à Nietzsche.

Octobre

Dans les secrets du grand espionnage

Éditions l'Iconoclaste

Cinq siècles d'histoires inédites et de trésors dans les archives des Services Secrets.

La Vie en toutes lettres, Ces écrits qui marquent notre existence

Éditions Plon

La Poste et Jean-Pierre Guéno ont lancé un appel aux français et aux postiers afin de recueillir leurs plus belles lettres ou les plus belles histoires de lettres.

Les actions de mécénat de la Fondation La Poste

Fidèle aux valeurs du groupe La Poste, la Fondation soutient l'expression écrite en aidant l'édition de correspondances, en favorisant les manifestations artistiques qui rendent plus vivantes la lettre et l'écriture, en encourageant les jeunes talents qui associent texte et musique et en s'engageant en faveur des exclus de l'écriture.

Lundi 16 avril 2007, Renaud Donnedieu de Vabres, ministre de la culture et de la communication, a remis à La Fondation La Poste, représentée par Jean-Paul Bailly, président du Groupe La Poste, la **médaille de Grand Mécène** du Ministère de la culture et de la communication

Le timbre de la Fondation La Poste



Création d'Elisabeth Maupin
d'après M2baz © La Poste, 2006

Aide à l'édition de correspondances et aux publications qui valorisent l'écriture épistolaire

À paraître en septembre et octobre

Correspondance de Jules Stockausen
Editions Symétrie

Correspondance René Char / Nicolas de Staël 1951-1954
Editions des Busclats

Picabia avec Nietzsche / Lettres d'amour à Suzanne Romain 1944-1948
Presses du réel

La Vie en toutes lettres, Ces écrits qui marquent notre existence
Plon

Dans les secrets du grand espionnage
Iconoclaste

Manifestations artistiques qui rendent plus vivantes la lettre et l'écriture.

Ces actions sont soutenus par les postiers.

Automne 2010

Fêtes Renaissance du Roi de l'Oiseau au Puy-en-Velay du 15 au 19 septembre

Les Correspondances Manosque-La Poste 12e édition - du 22 au 26 septembre 2010

Cafés Littéraires de Montélimar 15e édition - du 30 septembre au 3 octobre

Exposition «Le Trésor des Médecis» Musée Maillol - Fondation Dina Vierny - du 29 septembre 2010 au 31 janvier 2011

6èmes Rencontres aéronautiques de Gimont - Concours d'écriture - du 29 septembre 2010 au 31 janvier 2011

Prix littéraires

Prix Clara 4ème édition Remise du Prix 2010 le jeudi 21 octobre à l'Hôtel de Ville de Paris

Texte et musique

**Festival Jacques Brel à Vesoul 2010 - Théâtre Edwige Feuillère Ville de Vesoul Du 4 au 15 octobre
Festival de la chanson française francophone.**

Engagement en faveur de l'écriture pour tous. Projets solidaires

**Maison d'arrêt de Fleury Mérogis - Association Lire, c'est vivre
Du 13 au 17 septembre et en décembre**

Deux ateliers d'écriture :

En septembre pour des hommes majeurs (restitution le vendredi après-midi 17 septembre)

En décembre pour des hommes mineurs (date à préciser)

Fondation Nationale de Gérontologie / Projet « Lettres à... » Année 2010

Cette action, créée en 2001 par la FNG, a pour objectif de permettre aux personnes âgées de s'exprimer et d'écrire en toute liberté et sans tabou sur des sujets qui leur sont chers. Il ne s'agit pas uniquement de lettres, de souvenirs, mais de l'expression libre de leurs opinions, attentes et critiques.

Une attention particulière est portée aux personnes présentant des troubles des fonctions cognitives. Une présence attentive des animateurs leur permet de s'exprimer grâce à la retranscription fidèle de leur parole. Six lauréats seront désignés par un jury en décembre.

Les 14 articles de la Charte Droits et Liberté de la personne âgée en situation de handicap et de dépendance seront illustrés par des « Lettres à... »

...

Depuis le 5 juillet 2005, le site de la Fondation La Poste, www.fondationlaposte.org, est le premier site du groupe La Poste rendu «**accessible**» aux non-voyants.

.....

Auteurs

Nathalie Jungerman (ingénierie éditoriale et rédactrice en chef indépendante)

Corinne Amar, Olivier Plat

ISSN 1777-563

nathalie.jungerman@laposte.net

florilettres@laposte.net

Editeur FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

44 boulevard de Vaugirard

Case Postale F603 75757 Paris Cedex 15

Tél : 01 55 44 01 17



<http://www.fondationlaposte.org>
fondation.laposte@laposte.fr